

même avec ses limites, confirmée par l'activité syndicale de Marx et d'Engels au sein de l'Internationale. D'ailleurs dans cette citation il faut voir avant tout, compte tenu de son contexte, une attaque contre les syndicats dirigés par les réformistes qui s'efforçaient d'entraver le développement de l'Internationale (la seconde) ou d'en éviter tout contenu marxiste, et non point une contestation du principe formulé antérieurement par les deux hommes sur la nécessité que les syndicats soient contrôlés et dirigés par le Parti ouvrier.

Badiou fait ensuite référence aux « thèses sur l'action communiste dans le mouvement syndical » du congrès de la III<sup>e</sup> Internationale de 1923. Il en rappelle la juste tactique consistant à ne pas faire « de vagues rassemblements de masse », ou de simples « fractions syndicalistes », mais à « bâtir des organisations ouvrières de base véritablement communistes, y compris à l'intérieur des syndicats ». Il cite des passages des Thèses de ce 4<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale : « Les communistes ne peuvent ni ne doivent au nom des principes abstraits anarcho-syndicalistes abandonner leur droit à organiser des noyaux au sein des syndicats » et ces « noyaux doivent diriger tous ceux qui reconnaissent la nécessité de la dictature prolétarienne et défendent contre les anarcho-syndicalistes le principe de l'Etat ouvrier ».

Et ce camarade conclue rigoureusement à l'inverse des buts alors poursuivis par l'Internationale en pleine conformité avec l'enseignement de Lénine. Que dit-il ?

Il interprète avec une grande assurance et sincérité ce qu'une meilleure connaissance de l'Histoire du mouvement syndical lui aurait évité de transformer en son contraire. « Une condition supplémentaire est introduite au militantisme syndical : il ne suffit pas qu'il y ait la masse, il faut que ce militantisme rende possible, favorable, l'édification de noyaux communistes. Si ce n'est pas le cas, il faudra quitter les syndicats ou faire scission (bien que l'Internationale fasse justement campagne CONTRE l'activité scissionniste des réformistes). On ne milite pas dans le syndicat pour ne pas se

couper des masses, mais pour édifier le Parti. Tout est subordonné à cette condition. » Pour l'histoire dont il ne tient pas compte, nous l'évoquerons plus loin en rappelant comment s'est effectuée la scission de la C.G.T.U. justement dans les premières années 20.

En fait Badiou pose la question du rapport du Parti aux syndicats exactement à l'envers. Créer le Parti à partir des syndicats ! C'est la vieille thèse spontanéiste de l'U.J.C.M.L. qui réapparaît sous une forme légèrement remaniée.

Nous disons, quant à nous, qu'il faut d'abord créer le Parti, et que l'une des fonctions du Parti dans les entreprises (mais surtout pas la seule !) c'est de lutter dans le syndicat contre les bonzes révisionnistes, et d'essayer de leur arracher l'influence qu'ils exercent sur la classe ouvrière. Ensuite, naturellement il y a, en retour, un renforcement du Parti : des ouvriers qui ont participé au combat contre le patronat et pris conscience à travers les luttes de classe de la trahison du révisionnisme moderne, constatent l'efficacité et la juste ligne idéologique et politique du Parti et demandent à rejoindre ses rangs. Mais en aucun cas, c'est le syndicat qui détermine l'existence et l'édification du Parti, c'est tout le contraire, le Parti agit sur le syndicat et doit s'efforcer d'en assumer contrôle et direction. Voilà, à notre sens, la juste application, ni opportuniste ni dogmatique, des enseignements de Marx, d'Engels et de Lénine.

L'article de l'U.C.F.M.L. conclue sur ce point, et c'est bien normal étant donné l'interprétation précédente :

« ... La tâche des marxistes-léninistes est aujourd'hui de faire en sorte que l'avant-garde ouvrière s'empare de la question du Parti Communiste de type nouveau. La forme concrète nouvelle de cette approbation est nécessairement du type noyau communiste. Tout doit être rapporté aux progrès en matière de noyaux ouvriers marxistes-léninistes. »

Nous sommes bien d'accord, encore que nous appelions les organisations de base du Parti par le nom que leur a dévolu le mouvement communiste : des cellules d'entreprise. Et avec cette

réserve que ces cellules d'entreprise ne naissent pas spontanément à partir des syndicats !

« Mais nous posons la question, déclare l'article : l'entrisme syndical des marxistes-léninistes a-t-il aujourd'hui la moindre chance de s'étayer sur, et de contribuer à l'édification d'un noyau communiste d'usine ? Est-ce avec une casquette C.F.D.T. qu'on va victorieusement coordonner l'action des communistes « avec tous les éléments révolutionnaires qui sont pour le renversement du capitalisme et pour la dictature du prolétariat » ? » (3).

Et ici, de toute son ardeur polémique (avec qui ? ! ! ) le camarade Badiou enfonce la porte la plus largement ouverte qui soit. Il lance un « défi » :

« Nous mettons au défi les organisations marxistes-léninistes pratiquant l'entrisme syndical de faire état D'UNE SEULE expérience où la pratique syndicale a contribué positivement à la constitution d'un noyau communiste digne de ce nom. »

Et nous, camarade, tout au moins pour ce qui nous concerne, permettons-nous de te mettre fraternellement au défi de fournir un seul exemple où nos militants aient cru devoir agir de la sorte : militer prioritairement au syndicat avant d'avoir créé dans l'usine les conditions d'existence du Parti (4).

Il est vrai que plus loin le camarade Badiou n'hésitera pas à proclamer du haut de sa conviction et de son assurance :

« Dans les conditions historiques qui sont celles de la crise générale de l'impérialisme, du révisionnisme moderne, et de la Révolution culturelle, la tâche des révolutionnaires est toujours d'assurer la fusion du marxisme-léninisme et de l'avant-garde ouvrière ; mais en respectant le point de vue, le rythme, les idées organisationnelles de l'avant-garde elle-même, en pratiquant LA LIGNE DE MASSE SUR LES QUESTIONS D'ORGANISATION. »

Or la ligne de masse sur la question des noyaux communistes exige que soit délivré un point de vue NOUVEAU sur les question de l'avant-garde et de son organisation. « NOUVEAU » est ici essentiel, puisque le Parti n'existe pas, mais seulement son processus.

Certes, ceux qui (P.C.M.L.F., P.C.R.M.L.) se sont autoproclamés Parti dans leur coin trouvent tout naturel d'entrer dans les syndicats. C'est que la question du Parti DE TYPE NOUVEAU ne tourmente pas ces petites officines à singer le P.C.F. L'oppression de la pensée politique révolutionnaire des masses par le syndicalisme leur convient même tout à fait : elle contribue à protéger leur boutique de la critique radicale qu'en fait et en fera l'avant-garde ouvrière. En tant qu'avortons historiques profondément illégitimes, ces Partis sont tout heureux et tout aise d'interposer, entre eux et la pensée organisationnelle révolutionnaire des masses, les bataillons de la police syndicale... »

Du calme, camarades et amis lecteurs ! Le camarade Badiou se trompe au point que presque chaque phrase ici rapportée comporte une interprétation ne reposant sur aucune réalité. Mais à ce que vous pouvez tenir pour injurieux, il importe d'opposer calmement la simple vérité. Le militant qui écrit ces lignes ne bénéficie pas de la connaissance objective et concrète que vous avez en ce qui concerne votre juste et courageux combat. Il faut donc lui apporter cette connaissance et nous pouvons être certain que cela le conduira à modifier les péremptoires affirmations qu'il a ici débridées. Claude Lebrun, exclu de ton usine et de la C.G.T. en même temps, et sur dénonciation du P.C.F., Jeannette Pelletier, victime d'agissements anti-ouvriers des bonzes révisionnistes, camarades de Bayonne, d'Hollenstein, et toi encore Patrick Guillaume, de l'usine Kodak, sans oublier le camarade dont on a sauvé de justesse l'œil

(3) Dans un autre passage, Badiou stigmatise « les Humanités rouges à casquette C.F.D.T. ». A propos du mot d'ordre de l'U.J.C.M.L. en 1968 « Vive la C.G.T. de lutte de classe ! », il écrit en effet : « Et cette ligne, l'U.J.C.M.L. la pratique avec autrement d'audace, de force critique et d'implantation réelle dans les usines, que nos Humanités rouges à casquette C.F.D.T. ou nos pâlichons diffuseurs de Front Rouge, animateurs de la fantomatique « Opposition Syndicale Révolutionnaire ».

Nous dédions cette affirmation à nos camarades passés, à l'époque, par l'U.J.C.M.L. pour qu'ils méditent sur la façon dont s'écrit l'Histoire à propos de « l'implantation réelle de l'U.J. dans les usines » !

(4) Il va sans dire que pour nous, bien évidemment, cette lutte est indissociable de la lutte politique. Voir à ce sujet l'excellent article de Serge Laforge « Lutte économique, lutte politique » dans « Prolétariat » n° 7/8 (4<sup>e</sup> trimestre 1974).